

## Le Cotton Club ou l'âge d'or du Jazz New-Yorkais



Au cours des années 1920 et 1930, le Cotton Club a joué un rôle majeur dans l'épanouissement du Jazz aux Etats-Unis, accueillant, entre autres, les orchestres de Duke Ellington et Cab Calloway (photo ci-contre) tout en révélant le talent de chanteuses telles qu'Ethel Waters ou Lena Horne.

Le Livre de Jim Haskins, *The Cotton Club*, rend compte avec bonheur de cette aventure, tout en replaçant la petite histoire du club dans la grande histoire de New-York : épanouissement artistique et culturel du Harlem noir des années 1910, frénésie du Jazz dans

des night-clubs souvent contrôlés par la Mafia au cours de la décennie suivante, mais aussi revers de fortune ultérieurs, liés à la crise économique des années trente et à une offensive répressive sur les activités mafieuses, qui entraîneront la fermeture du club en 1940.

Jim Haskins décrit tout d'abord la formation de la Harlem noire au début du siècle, dans un quartier initialement construit pour accueillir la bourgeoisie blanche, mais qui sera finalement peuplé, faute de voir arriver cette clientèle aisée, par les masses de travailleurs noirs pauvres qui immigrent alors en masse depuis le sud des Etats-Unis. Il y règne au début du XXème siècle un climat d'effervescence artistique et littéraire, demeuré dans l'histoire sous le nom de *Harlem Renaissance*, qui intrigue et attire les Blancs du down-town. Ceux-ci sont de plus en plus nombreux à se rendre, à partir de la fin des années 1910, dans les bars et les boîtes de nuit du quartier, à la clientèle jusque-là exclusivement noire, pour écouter les nouvelles sonorités de la musique Jazz (photo ci-contre : quelques élégantes du Harlem Renaissance).



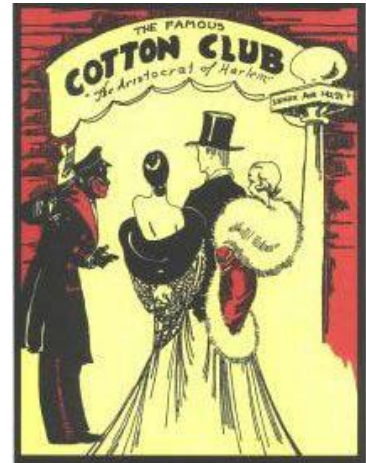
Les night-clubs « chics » se multiplient alors à Harlem, avec l'ouverture du Connies' inn (photo ci-contre), du Ed Small's paradise, ou, au coin de Lenox avenue et 142ème rue, du club Deluxe, animé à partir de 1920 par l'ex-boxeur Jack Johnson.

Cet établissement, repris en 1923 par le mobster Owen « Owney » Madden et son acolyte Georges « Big Frenchy » DeMange, va alors devenir le célèbre Cotton Club, illustrant l'implication de plus en plus forte de la pègre dans la vie nocturne de Harlem.



Avec sa scène en fer à cheval environnée de petites tables étagées sur deux niveaux, ses alcôves discrètes nichées dans les murs, son luxuriant décor associant style art déco et évocation d'une jungle tropicale, ses deux magnifiques revues chaque année, son célèbre ballet de « Chorus girls » mulâtreses (photo ci-contre, avec la chanteuse Ethel Waters), il acquiert rapidement une notoriété qui draine le public aisé du downtown.

D'abord réservé aux Blancs, il assouplira à la fin des années 1920 sa politique ségrégative sous la pression des artistes noirs, comme Duke Ellington, largement majoritaires dans le « casting » de la troupe, et qui revendiquent le droit de pouvoir inviter leurs collègues et leurs amis au spectacle (illustration ci-contre : affiche publicitaire pour le Cotton Club).



C'est en 1927, en effet, que Duke Ellington (photo ci-contre) commence à se produire au Cotton Club, ouvrant ainsi une période glorieuse tant pour son orchestre que pour l'établissement. A partir de cette date, celui-ci va devenir une pépinière de talents et un berceau de création musicale. La liste des artistes qu'il accueille et qu'il contribue souvent à révéler au cours



des 10 années suivantes, notamment à travers des retransmissions radio très suivies, est prodigieuse. Citons, parmi les plus prestigieux, les compositeurs Dorothy Fields et Jimmy Mc Hugh, suivis par Harold Harlen et Ted Koehler ; les danseurs Earl Tuckey & Evelyn Welch, Mildred & Henry, la danseuse Lucille Wilson, le chorégraphe Clarence Robinson, les chanteuses Edith Wilson, Bessie Smith, Ethel Waters, Lena Horne, Aida Ward, ou encore, à partir de 1929, l'orchestre de Cab Calloway qui alterne ensuite avec celui de Duke Ellington (photo ci-contre).

Engagés pour des durées relativement longues, bien payés, bénéficiant de pourboires généreux des mobsters, les artistes disposent au Cotton Club d'une relative stabilité matérielle et d'une certaine liberté de création qui permet à leur talent de s'épanouir. C'est dans cet établissement que seront créés, entre autres, *Minnie the Moocher* et *Stormy Weather*, respectivement par Cab Calloway et Ether Waters (photo ci-contre : Cab Calloway au Cotton Club).

Et, quand le spectacle s'achève, les artistes vont souvent, à l'exemple de Duke Ellington, improviser avec d'autres musiciens dans des Jam Session qui durent jusqu'au matin dans les speakeasies de Harlem, inventant ainsi un Jazz plus libre et plus audacieux que celui, plus sage et convenu, destiné à leur clientèle du *Cotton Club*.

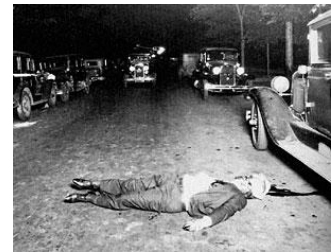




Bien que gérant leur club dans un cadre parfaitement légal, ses propriétaires mobsters ne rompent cependant pas totalement avec leur approche un peu particulière de la pratique des affaires, comme en témoignent plusieurs anecdotes. C'est ainsi que lorsqu'en 1927 l'orchestre de Duke Ellington (photo ci-contre) fut embauché par le Cotton Club, son employeur d'alors, le théâtre Gibsons' Standard Theatre de Philadelphie, rechigna à libérer plus tôt que prévu Duke de son

contrat. Owney et Frenchie firent alors envoyer au directeur du théâtre un homme de main qui sut apparemment trouver les mots justes (« Be great or you are dead ») pour vaincre sur le champ ses réticences. Quant au Plantation Club, autre grand établissement nocturne de Harlem dont la concurrence faisait de l'ombre au Cotton Club, il fut opportunément saccagé par des hommes de main en 1934.

Bref, tous directeurs de night-club qu'ils étaient, Owney et Frenchy restaient des gangsters potentiellement violents et en délicatesse avec la Loi. Le Cotton Club fut ainsi concerné d'assez près par les sanglantes guerres des gangs successives impliquant des mobsters célèbres comme Legs Diamond, Dutch Schultz ou Vincent « Mad dog » Coll (photo ci-contre : le mobster Ben Bronstein tout à la fin de sa carrière). Même si aucun fait de violence majeure ne se produisit dans l'enceinte de l'établissement, Big Frenchy fut tout de



même kidnappé contre rançon par Mad Dog, qui fut d'ailleurs lui-même assassiné quelques temps plus tard. Quant à Owney Madden, il retourna quelques temps en prison en 1932 pour purger plus ou moins volontairement un complément de peine, avant de partir en semi-retraite à Hot Springs, dans l'Arkansas.



Mentionnons enfin que les *Chorus girls* étaient apparemment loin d'être toutes des modèles de vertu, du moins si l'on en croit les souvenirs de Lena Horne, qui évoque les files suspectes de voitures de luxe avec chauffeur qui les attendaient tous les soirs à la sortie

des loges, et les splendides manteaux de vison qui apparaissaient du jour au lendemain dans leur garde-robe. Il est vrai que leurs activités « para-artistiques » étaient menées à titre personnel, indépendamment de la direction du club, exonérant donc celle-ci du soupçon de proxénétisme.

Mais revenons au Cotton Club. Au début des années 1930, celui-ci est un lieu très en vue, accueillant les meilleurs artistes, influençant fortement la scène de Broadway, capable d'attirer une clientèle nombreuse malgré des tarifs assez élevés. Mais plusieurs événements vont en quelques années, assombrir sa situation, conduisant finalement à sa fermeture en 1940 : crise économique des années 1930 qui entraîne un ralentissement de l'activité ; fin de la prohibition en 1933 qui prive les bootlegers d'une source appréciable de revenus liés au trafic clandestin d'alcool ; émeutes raciales et montée de l'insécurité à Harlem, qui conduisent le club à déménager vers Broadway en 1936 (photo ci-contre) ; répression accrue des activités criminelles par les politiciens dits « réformistes », regroupés autour du leader républicain Thomas E. Dewey. Tout cela va porter des coups très durs aux grands night-clubs de Harlem qui ferment uns après les autres.





Le Cotton club connu encore, après son déménagement à Broadway, quelques saisons de succès artistique malgré le départ de certaines de ses anciennes têtes d'affiche. Il accueille, entre autres, les danseurs Juano Hernandez, Bill Robinson et Nicholas Brothers (photo ci-contre), les orchestres de Cab Calloway et Jimmy Lunceford, les chanteuses Iva Anderson, Betty Davis, Rositta Tharpe, ainsi que les Dandrige Sisters. De nouvelles danses sont inventées à l'occasion de chaque revue, et sont souvent ensuite reprises dans les spectacles de Broadway. Mais la montée des coûts et la raréfaction de la clientèle, peut-être lassée d'une forme de spectacle un peu passée de mode, fragilisent les finances de l'établissement. Le coup de grâce est porté par un contrôle fiscal trop poussé, qui conduit le *Cotton Club* à fermer ses portes en 1940. Son épopée laissera cependant une trace majeure dans la mémoire collective des amoureux du Jazz, constituant le sujet de nombreuses œuvres littéraires et cinématographiques, comme en 1984 le magnifique film de Francis Ford Coppola, [Cotton Club](#).

Bourré d'anecdotes passionnantes, illustré par une très riche iconographie, le livre nous permet aussi, par la précision de ses sources souvent de première main (comportant notamment de nombreux témoignages directs des protagonistes), de pénétrer dans l'intimité artistique et sentimentale de principaux acteurs de cette épopée.

Il s'agit donc d'un ouvrage à la fois distrayant et instructif, à recommander à tous les amoureux du Jazz et des musiques populaires du Nouveau monde.

Fabrice Hatem

Haskins Jim, 1977, *The Cotton Club*, éd. Random House, New York, 169 pages

